

Le feuilleton : au temps où Berthe filait : [1ère partie]

Autor(en): **Ribaux, Adolphe**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **69 (1930)**

Heft 41

PDF erstellt am: **26.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-223502>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

six vivent encore ; dites-moi ce que je dois faire en cette occurrence. Mon mari m'est de plus en plus infidèle. J'en perds le sommeil et l'appétit. Mes parents demeurent au loin et je ne leur dis pas que je suis malheureuse. Dites-moi que faire ? — *Pauvre Vie.*

— Votre sort est bien triste, en effet. Je suppose que vous avez tout essayé pour faire comprendre à votre mari l'odieux de sa conduite. Ce n'est pas le reproche adressé sous le coup de la colère qui a le plus d'effet cependant ; il importe de choisir un moment de calme relatif, de parler sans colère et en évitant les paroles grossières. Une bonne explication vaut souvent mieux que des chapitres de reproches. Essayez encore, et pour l'amour de vos enfants, tâchez d'éviter le scandale...

— Je suis allée passer quelques jours, dernièrement, chez un de mes oncles où il y a un garçon de mon âge. Un soir, je suis sortie avec ce cousin, mon oncle et un autre parent, laissant ma tante seule à la maison. Croyez-vous que j'aurais dû plutôt rester avec elle ?

— Mais non, pas du tout. — *Pauvre tante!*
Nous nous trompions en disant que le courrier de Colette ne s'adressait qu'aux jeunes filles. Il y a aussi des jeunes gens qui recourent à ses lumières :

— J'aimerais faire la connaissance d'une certaine jeune fille, mais je ne sais comment m'y prendre, vu que je ne connais personne de sa famille. Donnez-moi un conseil ; cela me sera utile. — *Je veux savoir.*

— Ecrivez à cette jeune fille, lui exposant que vous n'avez personne qui puisse vous présenter à elle, que vous souhaitez vivement faire sa connaissance et que vous lui demandez la permission d'aller lui présenter vos hommages, le jour qu'il lui conviendra de vous fixer pour cela. Il est probable qu'elle vous répondra.

— J'ai vingt-deux ans et je fréquente depuis un an une jeune fille de dix-neuf ans. Nous nous sommes brouillés, dans un moment de colère, parce que son caractère n'est pas très égal ; c'est une bonne fille et je l'aime ; pensez-vous que malgré nos caractères prompts à la colère, nous pourrions nous marier et être heureux ? Croyez-vous que je serais bien accueilli ; elle m'a toujours dit qu'elle ne recevrait pas un garçon pour rire de lui. — *Cœur brisé.*

— Vous pouvez toujours vous présenter de nouveau chez cette jeune fille et lui dire que vous regrettez ce qui s'est passé. J'espère qu'elle vous accueillera bien. Et, tous deux ensuite, il faudra vous appliquer à réformer votre caractère, si vous voulez avoir une vie de mariage heureuse.

Cette brave Colette ne serait-elle pas une Sainte ?
J. Nel.



AU TEMPS OU BERTHE FILAIT.

Plusieurs années avaient passé depuis qu'une ambassade était venue offrir la couronne de Lombardie à Rodolphe de Bourgogne, alors en séjour au château de Chavornay.

Bien que flatteuse, cette offre n'avait pas souri à la reine Berthe. Prudente autant que sage, il lui semblait que la place de Rodolphe était dans la douce Transjurane, parmi cette population simple et loyale qui le chérissait. Mais Rodolphe, séduit par les mielleuses paroles des ambassadeurs, avait mis en avant le souci de sa gloire ! Etre roi lombard ! Ceindre la couronne de fer dans la vieille cathédrale de Pavie !... Berthe s'était inclinée, et Rodolphe avait suivi les ambassadeurs, laissant ses états aux soins de sa femme, sûr qu'elle les gouvernerait avec tact, vigueur et bonté. La reine avait accepté courageusement la tâche qui lui incombait. Mais ces an-

nées n'avaient pas été faciles. Rapides comme la foudre, les Hongrois avaient envahi l'Helvétie, la Transjurane. Après avoir fait construire en hâte, pour son peuple, sur divers points, des tours de refuge, dont quelques débris subsistent encore, Berthe avait dû se réfugier elle-même à Neuchâtel, auprès de son oncle l'évêque Ulrich d'Augsbourg. Bosen, évêque de Lausanne, suivant l'exemple du pape Léon marchant au-devant d'Attila, s'était porté à la rencontre des Hongrois. Messager de paix : il avait été massacré ainsi que ceux qui l'accompagnaient, et la horde impie, avide de rapine et de sang, s'était répandue sur le pays, comme un nouveau fléau de Dieu. Cependant celui-ci n'abandonnait pas Berthe et la Transjurane. Les Hongrois avaient passé comme la tempête. Rentrée à Payerne, la reine s'était appliquée à réparer le mal qu'ils avaient causé. Peu à peu, le pays, si rudement éprouvé, s'était pris à revivre. La confiance et l'espoir étaient revenus. On s'était remis au travail, semant, plantant, construisant. Peu à peu le souvenir de la néfaste invasion s'effaçait des mémoires, et une ère nouvelle s'ouvrait, sous l'égide de la bonne reine, une ère de tranquillité et de fécondité.

La moisson bat son plein dans les campagnes qui environnent Payerne, et la journée est magnifique. Pas un nuage au ciel d'un bleu de saphir, où resplendit un soleil presque méridional. Baignée de lumière, la petite ville découpe au loin ses toits bruns, au-dessus desquels s'élève déjà haut l'église que la reine fait construire et où elle veut avoir son tombeau. Ça et là, des bouquets d'arbres fruitiers, qui promettent une abondante récolte. Par de là, le lac invisible, la chaîne bleue et peu ondulée du Jura. Toute la campagne semble une immense nappe d'or où les coquelicots fleuris à foison font des taches rouges, et les bluets de taches d'azur. Un délicieux silence enveloppe ce paysage d'abondance et de joie ; on n'entend rien que, de temps à autre, des appels de moissonneurs, le beuglement d'un bœuf, et, très haut dans l'air sonore, la triomphante chanson des alouettes.

Des centaines de travailleurs sont éparés dans la plaine. Tout le monde s'est levé tôt. On s'est mis à l'œuvre dans la rosée et les faucilles ont travaillé pendant des heures. Maintenant les épis se groupent en javelles, et quand tombera le soir, ce sera vers la ville, vers les villages et les hameaux, vers les fermes éparpillées, une procession joyeuse de chars de gerbès.

Nul ne s'est plus hâté que maître Anselme, son fils Renaud et son équipe d'ouvriers et d'ouvrières, Simon, Thibaut, Urbain, Alise, Madeleine. Maître Anselme est un petit homme bourru, sec, vif comme un lézard, qui vous abat de la besogne comme quatre. Il est quatre heures. Sous un poirier touffu, ces braves gens, le front ruisselant de sueur, se reposent un moment, en prenant une frugale collation de pain, de fromage, de lard fumé, arrosé d'un cidre mousseux, conservé frais dans une cruche de terre.

A quelques pas, sur un tertre de gazon, à l'ombre d'une haie d'aubépine, Pernelle l'orpheline, garde ses moutons tout en filant.

Une radieuse clarté enveloppe cette simple scène, où un Virgile du crû eût trouvé matière à quelque géorgique.

— Riche moisson, mes amis ! s'écrie Anselme. Après ces maudits Hongrois, plus néfastes que les sauterelles d'Egypte, on pouvait croire qu'il ne pousserait plus sur notre sol ni un brin d'herbe ni un épi de blé... Mais la Sainte Vierge a eu pitié de nous... et puis, cette terre est fertile !

Il prit au hasard quelques épis et les fit miroiter au soleil, avec admiration :

— Regardez : la belle couleur ! Et, à juger par le poids, que de farine cela va donner !

— Année d'abondance, compère Anselme ! dit Simon.

— Une vache grasse après beaucoup de vaches maigres !

Thibaut faillit s'étouffer en voulant avaler trop vite le morceau de fromage qu'il avait dans la bouche, par trop de hâte à vouloir mettre son

mot dans la conversation :

— Ce n'est pas seulement la Sainte Vierge qu'il faut remercier ! dit-il avec feu. Si le pays est redevenu prospère, notre bonne reine Berthe y entre pour quelque chose !

Après le dur labeur de la journée, tous jouissaient de ce moment de trêve. L'ombre du poirier était délicieuse. Le cidre léger avait désaltéré les gorges embrasées. L'estomac satisfait mettait de la gaîté dans les yeux, et, évoquée par Thibaut, la figure chérie de la reine venait d'apparaître, bienfaisante, familière, et protectrice.

— Tu as raison ! répliqua Urbain. Ah ! des reines comme celle-là, il n'y en a pas beaucoup.

— Oui, au lieu de rester enfermée dans son palais, à se divertir avec ses dames, elle s'intéresse à l'agriculture !...

En un instant, le concert d'éloges devint général :

— Elle encourage le défrichement et les cultures nouvelles !

— Et sait récompenser les travailleurs méritants. Une femme de tête, mes amis, qui a l'œil à tout, qui veut se rendre compte de tout ! Je tiens de mon parent Luc, serviteur à la cour, que la reine s'occupe même du fourrage de ses chevaux et qu'elle connaît le nombre d'œufs pondus par les poules de ses métairies !

— Sans être avare pour cela ! Au contraire, une femme de cœur aussi, père Anselme ! Elle n'aime pas les paresseux, mais jamais un vrai misérable ne s'est adressé à elle inutilement.

(A suivre). *Adolphe Ribaux.*

Au Bourg, du 10 au 16 octobre, une grande production sonore de United-Artists: **Le Forban**, d'après le roman de Joseph Conrad et interprété par Lily Damita et Ronald Colman.

Parcourant la mer de Java sur son splendide voilier, ivre de liberté, n'obéissant qu'à ses caprices, tel est Tom Linquard, riche aventurier. Il met à la disposition d'un prince détrôné son yacht, ses hommes et son immense fortune pour l'aider à reconquérir son royaume. Mais un incident maritime le met en présence d'une belle jeune femme au sourire ensorceleur...

Venez voir cette splendide aventure, Venez regarder Ronald Colman et Lily Damita, couple idéal ; l'un mâle et viril forban, l'autre souple, émouvante Edith Travers.

Tous les jours matinée à 15 h., soirée à 20 h. 30. Téléphone 26.783.

Pour la rédaction :
J. Bron, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

POUR OBTENIR DES MEUBLES
de qualité supérieure, d'un goût parfait, aux prix les plus modestes.
Adressez-vous en toute confiance à la fabrique
exclusivement suisse
MEUBLES PERRENOUD
Succursale de Lausanne : PÉPINET-GRAND-PONT

Le ohio qui caractérise chacun de ses modèles : CHEMISES confectionnées et sur mesure ; sous-vêtements, etc. ; ses prix les plus bas sont autant d'avantages qui vous conduiront chez

Robert DODILLE
le vrai chemisier-spécialiste
HALDIMAND 11
LAUSANNE

S. Geismar
Chapellerie. Chemiserie.
Confection pour ouvriers.
Bonneterie. Casquettes.
Place du Tunnel 2 et 3. LAUSANNE